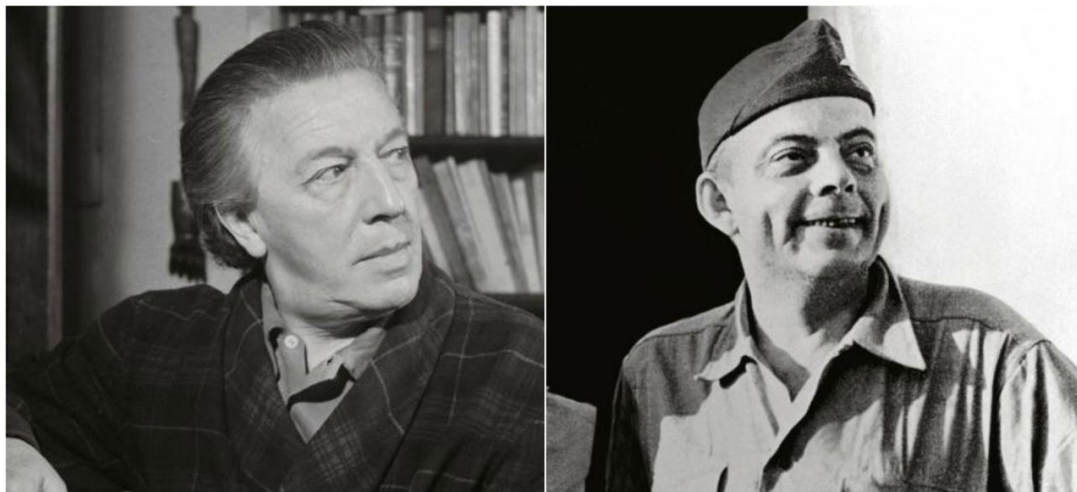


Breton / Saint-Exupéry : le manifeste et le sacrifice



André Breton (à gauche) et Antoine de Saint-Exupéry (à droite), les deux écrivains que tout oppose, se retrouvent à New York en 1941. - Crédits photo : Boris Lipnitzki / Studio Lipnitzki / Roger-Viollet/ Rue des Archives/RDA

Vox Histoire (<http://premium.lefigaro.fr/vox/histoire>) | Par Eugénie Bastié (#figp-author)

Mis à jour le 21/07/2017 à 09h47

LES GRANDS DUELS INTELLECTUELS (2/7) - Pendant l'Occupation, le pape du surréalisme et l'écrivain-aviateur se sont croisés à New York, où résidait une bonne partie de l'intelligentsia française en exil. L'auteur de *Nadja* accuse alors celui de *Vol de nuit* de complaisance pour Vichy. Saint-Exupéry lui répond dans trois lettres cinglantes : il y fait le procès du sectarisme des surréalistes et l'éloge d'une liberté qui ne se paye pas de mots.

L'un cherche dans la marge et l'insignifiant le matériau du rêve. L'autre l'explore dans la poésie de l'enfance. L'un théorise sa révolte, l'autre préfère l'oublier dans les étoiles. Ils sont écrivains, tous les deux, mais vivent, sur deux planètes, à «mille miles» l'une de l'autre. André Breton et Antoine de Saint-Exupéry n'ont pas grand-chose en commun. Pourtant, les deux hommes se connaissaient bien. Ils se sont fréquentés dans les années 1930 à Paris. En témoignage, le thème astral de l'aviateur dessiné de la main d'André Breton en 1935. Saint-Exupéry n'a aucun goût pour les surréalistes, leur gravité potache, leurs provocations absurdes. Comme son ami Drieu la Rochelle qui l'écrivait dans *Gilles*, il n'a aucune estime pour leur nihilisme ésotérique. Mais Consuelo, sa fantasque femme, se flatte d'être une artiste. Elle aime frayer avec la bohème parisienne.

En 1941, ils se retrouvent à New York. Saint-Ex a traversé l'Atlantique avec Jean Renoir. Entre Vichy et la France libre il a choisi l'Amérique. Chargé du repérage aérien pendant la bataille d'Arras (20-24 mai 1940), il s'y est montré courageux au point d'être décoré de la croix de guerre. Breton débarque à New York le 25 mars 1941. Ses livres sont censurés par Vichy, et son opposition bruyante au maréchal Pétain lui vaut d'être dénoncé comme «anarchiste dangereux». Il choisit l'exil. Sur son bateau, il est en compagnie de Claude

Lévi-Strauss. La Grosse Pomme est devenue le refuge de toute une partie de l'intelligentsia française qui fuit l'Occupation. On croise Jules Romains et Saint-John Perse. Les plus grands peintres débarquent: Max Ernst, Chagall, Léger... Et toute la cohorte des surréalistes: Péret, Duchamp... et Dali, qui tient le haut du pavé. Tout ce petit monde se côtoie, échange et discute, reconstituant un milieu littéraire parisien en exil. 240 livres en français seront publiés à New York entre 1941 et 1944, dont *Pilote de guerre* traduit en américain (*Flight to Arras*).

Dans ce microcosme de bannis et d'exilés, s'exportent aussi les rancœurs et les querelles. À la ligne de partage entre Vichy et la France libre s'ajoutent les querelles entre résistants. Breton et Saint-Ex refusent l'un comme l'autre l'appel de Londres. Furieusement antifasciste, Breton est allergique au militarisme gaulliste. Fiévreusement patriote, Saint-Ex refuse le déni gaullien. «Dites la vérité, général, vous avez perdu la guerre. Nos alliés la gagneront.» écrit-il (la France libre le lui rendra bien, en juin 1944, elle interdira la diffusion de *Pilote de guerre* en Afrique du Nord). Le maréchal Pétain, en revanche, apprécie l'auteur de *Vol de nuit*. En janvier 1941, il le nomme au Conseil national, assemblée consultative de Vichy, sans même le prévenir. C'est le baiser de la mort. Saint-Ex enrage. Il n'a rien demandé, il ne veut intégrer aucun conseil, aucune assemblée. Il publie deux communiqués pour nier cette appartenance. Cela ne suffit pas à dissiper les soupçons.

L'idéologie, la politique ne peuvent, ne doivent jamais gâcher une amitié

Dans une lettre datée du 9 février 1942, André Breton lui reproche de n'avoir «pas clairement démissionné du Conseil national». Pour le surréaliste, l'auteur de *Pilote de guerre* est suspect. Et son dernier roman en témoigne. Dans ce roman qui raconte la débâcle, la lutte armée contre l'Allemagne, la valorisation de l'héroïsme et le patriotisme s'accompagnent d'un constat de décadence et d'un appel au redressement. Pour Breton, cela suffit à faire de Saint-Ex un agent du pétainisme. Il n'est pas seul à le penser. À la sortie d'un dîner, à China Town, le traducteur de *Flight to Arras*, Lewis Galantière, traite carrément le romancier de «fasciste». À l'intérieur de la revue surréaliste *VVV* que Breton et ses amis ont fondée à New York, l'écrivain, alors maoïste, René Etiemble éreinte le roman de Saint-Ex: «Pour être fort et pur, il ne suffit pas d'avoir échappé trois fois à la mort», écrit Etiemble, qui moque le courage de l'aviateur. «De la part d'un héros qui se vante d'avoir été un homme de gauche au temps du Front populaire, n'est-ce pas faire

preuve d'un comportement de droite (sic) que de renoncer à la démocratie, de faire jouer le jeu du défaitisme réactionnaire, en refusant de juger les traîtres, et de réinventer les mérites de la civilisation catholique.»



Deux militaires, l'un des Forces navales françaises libres (FNFL) et l'autre des Forces aériennes françaises libres (FAFL) tiennent une affiche de l'appel du 18 juin 1940 du général de Gaulle. - Crédits photo : Rue des Archives/Tallandier

Division du monde entre droite et gauche, sectarisme, anticatholicisme: on lit dans ces lignes tout ce que va reprocher Saint-Exupéry à Breton. Ce dernier exige une clarification politique avant de reprendre des relations amicales. Profondément heurté par ce soupçon de collusion avec l'ennemi, Saint-Exupéry entreprend de se justifier dans trois lettres écrites entre mars et octobre 1942, dont l'une, la plus longue, ne sera jamais envoyée. Peu lues, ces quelques pages sont un chef-d'œuvre d'intelligence. Elles dépassent la simple personne de Breton pour éclairer de leur puissance et de leur profondeur toute la vie et toute l'œuvre de «Tonio».

La première lettre, courte, insiste sur le thème de la «camaraderie» très cher à l'aviateur. Saint-Ex évoque leurs disputes passées en termes flous, et insiste sur l'amitié qui l'unit à l'écrivain, et la nécessité de dépasser ces chamailleries au nom d'un passé fraternel. L'idéologie, la politique ne peuvent, ne doivent jamais gâcher une amitié. «J'ai vécu toute ma vie une existence de camaraderie (...) Je me fous des polémiques individuelles.» La deuxième lettre, celle qu'il n'enverra pas, expose plus longuement ses griefs, dépassant

justement la querelle personnelle pour s'élever au niveau de considérations générales. Le nerf de la critique qu'il adresse est celui du sectarisme des surréalistes et de leur inhumanité.

«On ne condamne personne chez moi pour un mot qu'il a prononcé ou une connerie qu'on a racontée sur lui. On y ignore les délits d'opinion»

Antoine de Saint-Exupéry, lettre adressée à André Breton

À celui qui professe un mépris absolu de la religion et un refus de la transcendance, Saint-Ex rappelle qu'il est lui-même le plus clérical des hommes, le héraut d'une «Très Sainte Inquisition». «Vous êtes l'homme des excommunications, des exclusives, des orthodoxies absolues, des procès de tendance, des jugements définitifs portés sur l'homme à l'occasion d'une phrase de hasard, d'un pas, d'un geste. Si vous n'êtes pas l'homme des bastilles, c'est faute de pouvoir. Mais dans la mesure où votre faible pouvoir peut s'exercer, vous êtes l'homme des camps de concentration spirituels», écrit-il. Et encore: «On ne condamne personne chez moi pour un mot qu'il a prononcé ou une connerie qu'on a racontée sur lui. On y ignore les délits d'opinion.»

Au clivage droite-gauche que voudraient instaurer les antifascistes, Saint-Exupéry oppose une autre frontière plus fondamentale: celle qui sépare les planqués, ceux qui se sont mis à l'abri, de ceux qui vivent l'engagement dans leur chair. À la «culture du manifeste» (référence aux deux manifestes surréalistes) qui prône des signes extérieurs de vertu sans «mouiller le maillot», il répond par son expérience concrète du métier d'aviateur: «Je crois aux actes, non aux grands mots», «D'abord, je me suis battu». Il oppose à la mondanité surfaite des avant-gardes une saine camaraderie soudée par le danger: «Il vous manque mes vingt ans d'aviation parmi les mécaniciens et les ouvriers. Bon Dieu, que nous étions faciles à vivre. On disait “je t'emmerde” et on jouait sa peau les uns pour les autres.»

Enfin, à l'antimilitarisme revendiqué, à l'indifférence nationale prônée par les révolutionnaires, il oppose la doctrine réaliste d'un réarmement de la France, seule façon de vaincre l'Allemagne nazie et un «patriotisme de la compassion», pour reprendre les mots de Simone Weil.

Comme l'auteur de *L'Enracinement*, Saint-Exupéry souffre de ce qu'Emmanuelle Loyer (1) appelle le «complexe de l'émigré», qui «frappe d'inanité toute position, toute expression venant de l'exil». Simone Weil, passée à New York avec ses parents, quittera la ville

qu'elle juge trop confortable, pour se laisser mourir de faim à Londres après avoir exigé en vain du général de Gaulle qu'il la parachute près de ses compatriotes.

Saint-Exupéry souffre du même dilemme. Il ne supporte pas le ton péremptoire d'un gratin intellectuel de «matamores», qui se permet de juger les quarante millions de Français restés à la merci des balles allemandes. Il ne veut être ni du côté des «embusqués de New York», ni des «superpatriotes d'Outre-Mer», ni du côté des antifascistes de salon, ni de celui des rouleurs de mécaniques.

Saint-Exupéry est l'homme du particulier et de l'incarnation. Breton est celui de la chimère et de l'artifice

Saint-Exupéry est essentialiste: la vérité est une transcendance à laquelle le divers participe, mais qui ne saurait être édictée d'en haut par un individu. Elle les dépasse. L'unité est son obsession, et il hait chez Breton et les surréalistes leur passion du scandale et de la division. Il évoque dans sa lettre la photographie de Benjamin Péret publiée, en 1927, dans la revue de Breton, *La Révolution surréaliste*, sous le titre «Notre collaborateur insultant un prêtre». On y voit Péret ricanant devant un curé en soutane. Cette image est pour Saint-Ex la «preuve de l'irrespect profond et absolu de l'homme quand cet homme n'est pas votre partisan». Une passion de la division qu'il a retrouvée chez les anarchistes en Espagne en 1936: «Ils se fusillaient chaque jour entre eux au nom d'une liberté qui n'était pour chacun que la liberté de soi-même» «La liberté qui m'est chère n'a aucun rapport avec la vôtre», écrit-il à Breton. «Dans le domaine de la pensée, elle est droit accordé à chacun de choisir pour vérité sa propre synthèse des matériaux communs... en un mot, d'énoncer librement l'Univers.» Soit l'inverse du surréalisme, qui professe d'édicter dogmatiquement la liberté.

Sur le fond, tout oppose le surréalisme au conservatisme de Saint-Exupéry. Le surréalisme est la doctrine du déracinement, de l'éloignement, d'une liberté individuelle sans limites, là où la pensée de *Citadelle* est un «humanisme de la proximité» (Pierre Boutang), une doctrine du familier, du concret, de l'héritage, de l'appriovissement. Il est l'homme du particulier et de l'incarnation. Breton est celui de la chimère et de l'artifice.

Il n'y a qu'un acte qui puisse réconcilier l'être et l'écriture, le droit de proclamer et celui d'exister : le sacrifice

Peut-on accuser Saint-Exupéry de relativisme? C'est le sentiment qui peut naître de la lecture de ces lettres. Un surplomb et un attentisme que refuse Jacques Maritain, qui, dans une lettre magnifique intitulée «Il faut parfois juger», reprochera à Saint-Ex de ne pas choisir.

En vérité, Antoine de Saint-Exupéry n'a rien d'un relativiste. Il connaît le mystère des reins et des cœurs. Il sait, comme le dira plus tard Soljenitsyne, en observant les horreurs de la révolution bolchevique, que «la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États ni les classes ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme». Si Saint-Ex refuse de juger, il a choisi. Il n'y a qu'un acte qui puisse réconcilier l'être et l'écriture, le droit de proclamer et celui d'exister: le sacrifice. Ce droit, **Antoine de Saint-Exupéry** (http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2009/07/31/01016-20090731ARTFIG00012-saint-ex-plus-vivant-que-jamais-65-ans-apres-sa-mort-.php?redirect_premium) **Exupéry le gagne le 31 juillet 1944, en sombrant dans la Méditerranée à bord de son F-5 Lightning** (http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2009/07/31/01016-20090731ARTFIG00012-saint-ex-plus-vivant-que-jamais-65-ans-apres-sa-mort-.php?redirect_premium). Comme Simone Weil, il meurt dégoûté d'un monde tombé dans une nuit complète. Comme pour Charles Péguy, le sang versé répandra sur son œuvre une aura prophétique. Ses lettres de New York dessinaient déjà les contours de cette patrie intérieure à laquelle il offrit dans *Citadelle* le grand chant inachevé. La veille de sa mort, il écrivait à son ami Pierre Dalloz, comme en écho avec sa dispute avec Breton: «Je hais leurs vertus de robots.» À la liberté proclamée des surréalistes, cette liberté pétitionnaire, cette liberté de l'écriture automatique qui hache la conscience au lieu d'entretenir l'âme, Saint-Exupéry oppose une liberté toute simple, aussi pure et claire qu'une traînée d'avion dans un ciel bleu: celle de la mort consentie.

* Eugénie Bastié est journaliste au Figaro et auteur d'*Adieu Mademoiselle* (Cerf, 2016).

(1) *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil (1940-1947)*, Emmanuelle Loyer, Grasset, 2005.



(<http://plus.lefigaro.fr/page/eugenie-bastie>)

Eugénie Bastié (<http://plus.lefigaro.fr/page/eugenie-bastie>)



Journaliste

Suivre (<http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/2563491>)

Journaliste

@EugenieBastie (<https://twitter.com/EugenieBastie>)

